

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIM

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 23 AVRIL 1887

No 31

LES LEGENDES DE LA MINE

Deux catastrophes terribles, se produisant presque en même temps, et faisant un nombre considérable de victimes, l'une en France, à Saint-Etienne, l'autre en Belgique, à Quaregnon, ont douloureusement attiré l'attention vers la rude et dangereuse existence des mineurs.

Les mineurs, de France, eux, ont l'esprit assez éclairé pour attribuer comme il convient les accidents épouvantables qui se produisent dans les mines à des phénomènes physiques ; mais dans beaucoup de pays, il y a encore des superstitions qui ont cours, et on est volontiers porté à croire à une certaine part de surnaturel dans ces lamentables événements.

La nuit est la conseillère mauvaise, et, dans les ténèbres où ils vivent, on peut excuser les mineurs de se sentir envahis, parfois, par le souvenir de légendes plus ou moins diaboliques.

La superstition avait inventé tout un peuple d'esprits, aux noms multiples se confondant dans la désignation générale de "gnomes", qui étaient, sous la terre, ce qu'étaient les ondins sur l'eau, les sylphes dans l'air, les salamandres sur le feu.

Les légendes de la mine ! c'est tout un livre qu'on ferait à ce sujet. Tous les peuples ont eu leurs croyances en ce qui regardent ces êtres souterrains créés par l'imagination, et, chose curieuse, partout à peu près la même idée se retrouve qu'un sort fatal s'attache à celui qui découvre une mine.

Les vieux contes allemands, surtout, sont remplis de fictions poétiques sur les gnomes, dont le roi était le gnome Rubezahl, sur le compte duquel mille aventures étaient mises : ses serviteurs égaraient, disait-on, les pauvres mineurs sous terre et pour revoir la lumière du ciel, il fallait faire avec eux de dangereux marchés.

Celui qui donnait le premier coup de pioche dans une mine était aussi condamné, assurait-t-on, à mourir dans l'année.

Une tradition ancienne faisait garder certaines mines par de grosses fourmis qui, parfois, défendaient les trésors de la terre. Le romancier espagnol Becquer a tracé, d'après un vieux mineur, qui croyait à ce qu'il racontait comme à un article de foi, la peinture des profondeurs du Moncays : c'était, dans les régions inférieures, un palais éblouissant de jacinthes, de rubis, de saphirs, où habitaient des monstres, moitié hommes, moitié serpents, tandis que des nains, rampant comme des reptiles, les servaient.

Mais l'esprit moderne a une telle tendance à secouer le joug des superstitions que, à ce que dit Becquer, la dernière fois que le mineur narra l'histoire d'un homme qui avait pénétré dans ce royaume souterrain et marché sur des pierres précieuses comme sur des pavés, un de ses auditeurs demanda ironiquement s'il n'avait rien rapporté de ces grottes.

—Non, dit le conteur, stupéfait de cette question.

—Eh bien ! répondit l'interrupteur, c'était un fier nigaud, ce n'est pas moi qui eusse laissé échapper l'occasion !

Il existe une légende sur les mines d'Anzin ; elle raconte comment elles ont



LE COMMENCEMENT DU CIRQUE A OTTAWA

BLAKE.—Mon pauvre Laurier, Johnny va nous embêter encore avec son écuyère favorite. Elle passe à travers nos obstacles sans broncher. Je suis tanné de ce jeu là. J'ai envie de sortir du rond.

LAURIER.—C'est bien démontant ; mais ne va pas me lâcher. J'essaierai toujours de lui barrer le chemin. Courage, mon ami.

JOHNNY.—Ah ça ! vous deux, si vous me faites des bêtises, attention au fouet.

été découvertes. L'explication est aussi simple que chimérique.

Il s'agit d'un forgeron qui arrive, par hasard, dans une cabine ou trois nains se chauffent auprès du feu ; il les interroge et chacun d'eux lui répond :

—Si on le savait, qu'il y a là-dessous des trésors plus précieux que l'or et les diamants !

—Si on le savait, qu'un jour les entrailles de la terre brûleront au soleil !

—Si on le savait, qu'un jour les voitures marcheront sans chevaux, les vaisseaux vogueront sans voiles, les lampes brilleront sans huile !

Le forgeron descend par une échelle dans un trou béant. Il voit des galeries où circulent d'innombrables lumières. Chacune d'elles était celle d'un nain qui se livrait à des travaux semblables à ceux que font aujourd'hui les mineurs.

Le bonhomme regarde, observe, étudie la façon dont s'y prennent les nains. Puis, il remonte sur terre. Mais personne ne le reconnaît, car, sans le savoir, il est resté cent ans sous terre.

Il dit ce qu'il a vu et on se moque de lui : on veut même le brûler comme sorcier.

Pourtant, il conduit au gisement les gens d'Anzin, qui fouillent le sol et amènent au jour la houille.

Tout récemment, la Gazette d'Anvers donnait une des autres légendes qui ont cours sur la découverte de la houille : d'après cette légende, elle aurait été un présent fait par le diable à l'humanité, en un jour de bonne humeur : il est curieux de voir comment l'imagination s'est exercée sur les choses les plus simples. Un pauvre charbonnier avait vu s'éteindre,

sous des torrents de pluie, tous les bûchers de bois qu'il construisait pour fabriquer du charbon ; il se lamentait de voir détruit le fruit de tant de travaux, lorsque le diable lui apparut.

—Mon ami, lui dit-il, tu parais affligé, et, par conséquent, tu dois te sentir disposé à faire une bonne action ; au reste, je te la payerai bien.

—Soit !

—Eh bien ! voici ce que je réclame de toi. Tout à l'heure, trompé par l'obscurité, je me suis abattu du haut des airs, et, sans précautions, dans un des carrefours de cette forêt, j'ai heurté la croix qui s'y trouve et je me suis enfoncé une écharde de son bois dans l'aile droite. Extrais-moi ce bois maudit et je te récompenserai. Qu'exiges-tu comme salaire ?

—Je te demande une inépuisable provision de charbon tout fabriqué.

—Tu l'auras !

Le charbonnier se mit à l'œuvre et s'y prit avec tant de dextérité qu'une minute lui suffit pour enlever de l'aile du diable le morceau de bois.

—Je vais tenir ma promesse, dit le diable, en poussant un soupir de soulagement.

Et il frappa du pied sur une certaine place du sol et une mine profonde s'ouvrit aussitôt.

—Tiens, voici ta provision inépuisable de combustible.

Et, prenant un morceau de la matière brillante et noire qui formait les gisements de la mine, il souffla dessus : aussitôt, cette espèce de pierre s'alluma et répandit une vive chaleur.

—Au revoir, brave homme, dit le démon, si tu parviens à découvrir tout ce qu'il y a

de produits dans cette mine, je te réponds que l'or ne te manquera pas.

A tout conte, il faut une moralité : celle-ci est que, malgré ce présent diabolique, le bûcheron mourut de misère, car personne ne voulut d'abord substituer, pour son chauffage, l'usage de la houille à l'usage du bois.

Si les mines ont inspiré ces légendes, combien tragique est leur histoire réelle ! Que de victimes elles ont faites ! et au prix de quels sacrifices a été payée cette découverte précieuse de la houille !

Deux peintres en bâtiment sont assis au cabaret.

—Garçon, de l'eau, s'écria l'un d'eux.

—De l'eau ? répète le copain, pourquoi faire ?

—Pour la boire.

—Tu perds la tête, mon vieux. Quand tu as seulement de l'eau dans tes bottes, tu t'enrhumes. juge de ce que ça doit faire dans l'estomac.

Scènes de la vie militaire.

A l'instruction des conscrits :

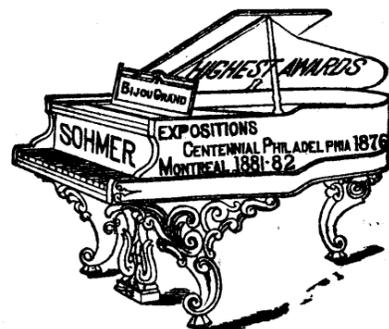
—Comment vous ignorez le nom de votre capitaine ? Mais il s'appelle Durand, imbécile ! Répétez.

— " Durand imbécile ", mon lieutenant.

Le colonel n'est jamais content :

—Vos hommes ne manœuvrent pas mal. C'est bien. Mais vous

croyez peut-être que c'est cela ; eh bien, non, ce n'est pas cela !



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahaberville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME Montréal.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 23 AVRIL 1887



GRAND BANQUET AU WINDSOR

En l'honneur du G. V. Trudel

ENTHOUSIASME DE SES AMIS

DEMONSTRATION IMPOSANTE.

Le public qui puise ses informations dans les grands journaux comiques est très souvent indignement mystifié par des fumistes professant le métier de reporters, c'est ainsi que nous avons vu, mardi le 12 courant, dans les colonnes de la *Minerve*, de la *Presse* et du *Monte* des comptes rendus ébouriffants d'un prétendu banquet offert la veille, au Windsor, à l'honorable J. A. Chapleau, secrétaire d'Etat.

Si un des lecteurs du VIOLON avait passé la soirée du 11 avril au Windsor, il se serait assuré que les comptes-rendus de ces journaux étaient complètement faux dans tous leurs détails.

Un reporter consciencieux de notre journal était dans le grand hôtel de Montréal pendant la soirée du 11 et nous a fourni un rapport fidèle de ce qui s'y est passé.

Le banquet en question n'était pas offert à l'honorable Chapleau, mais au G. V. Trudel, directeur de l'*Etendard* et chef visible sur la terre du parti castor.

Ses amis lui avaient organisé cette magnifique démonstration en reconnaissance des services qu'il avait rendus à son pays pendant les dernières élections provinciales et fédérales.

Ces touchantes agapes des castors eurent lieu dans une des pièces spacieuses de la cave du Windsor en commémoration des repas servis dans les catacombes de Rome pendant les premières années du christianisme.

Environ cinquante convives appartenant à toutes les classes de la société régulière et séculière prirent place autour des tables ornées avec une simplicité et un bon goût en harmonie avec la gravité du festival.

Le réfectoire offrait un coup d'œil des plus édifiants. On avait baissé le gaz de moitié afin qu'une lueur mystique comme celle d'un sanctuaire se répandit dans la salle.

Une centaine de vessies pendues au plafond étaient prises pour des lanternes par les convives.

Sur les murailles on avait placé des cartouches avec les inscriptions suivantes :

Salut au pontife des Castors !
Hell to the chief !
Carotae ejus manent in secula.
Bis dat qui cito dat.
Heureux celui qui récolte où il n'a pas semé.

Le jardinage est la première raison des peuples.

Espero qui ora contra ?
Con stipe quantus, eras tu ne ferasque, Peter.

Soyons unis comme Castors et Poillus dans l'auf.

A huit heures dix, le G. V. Trudel, suivi par son lieutenant le P. V. Tardivel, fit son entrée dans la salle du festin.

Il reçut une ovation des plus enthousiastes.

Lorsque les vivats eurent cessé le P. V. Tardivel, secrétaire du comité d'organisation du banquet, appela l'ordre au moyen d'une claquette en bois, semblable à celle dont on fait usage dans les grandes processions.

Un silence religieux régna immédiatement dans la salle et quelques instants après le G. V. récita le *Benedicite*.

Tous les convives s'assirent en silence et attaquèrent les différentes pièces du menu qui était composé comme suit :

MENU

POTAGES

Consommé aux carottes hâtives. Tortue rouge ultramontée. Purée de clageux.

POISSONS

Croquette de hareng. Filets de poisson d'avril.

ENTRÉES

Emincé de carottes, hachis de carottes, aspic de carottes relevées à la Trudel, grenadine de carottes californiennes à la Mackay. Queues de castor à la Magnan. Turban de carottes, sauce Chambord. Noix de castor piquées à l'*Etendard*. Cerveaux ramollis au beurre noir. Ris dévôt à la Tartufe. Pieds de Thibault confits dans leur jus.

SALADES

Laitue à l'huile de castor. Mayonnaise de carottes, Pissenlit nature.

ENTREMETS

Kisses au coco, G. V. fingers. Meringues de carottes à Moreau. Pets de nonne à la Longue-Pointe.

DESSERT.

Pains azymes agrémentés de fleurs de cire à la St Jean Bouche d'Or. Gâteaux variés en tassés à la Longueuil. Pains à cacheter.

Pendant la première partie du dîner, M. Charles Thibault fit la lecture spirituelle du haut d'une tribune érigée provisoirement à une extrémité de la salle.

Le livre que lisait l'éloquent tribun était intitulé : "Nos Chambres Hautes."

La lecture avait duré environ une heure, lorsque le G. V. donna *Deo gratias*.

Tous les convives à ces paroles se livrèrent à une conversation vive et animée coupée de bruyants éclats de rire chaque fois qu'une personne lançait un trait spirituel.

Assis à la table d'honneur étaient le P. V. Tardivel, le sénateur Bellerose, Gigault, M. P., L'hon. Ls. Archambault, MM. de Montigny, N. Bourguin, Adolphe Ouimet, Dr Bourque, Dr E. Desjardins, Marcellin Noël, Jourdain, Nicodème, De-rome, de Cadieux et Derome, Ebacher, de la rue St. Martin, Chabert, A. O. Gauthier, N. Larivée, E. A. Martineau et plusieurs autres actionnaires et amis de l'*Etendard*.

Vers dix heures les convives furent appelés à l'ordre par trois coups de claquette donnés par le secrétaire, le Petit Vicair Tardivel. Celui-ci fut le premier à prendre la parole. Il dit qu'il avait reçu des lettres de plusieurs personnes s'excusant de ne pouvoir assister au banquet.

Le chevalier Vincelette, de l'asile de Beauport, dans sa lettre disait : "Longue vie à notre chef ! Tous mes pensionnaires se joignent à moi pour féliciter le G. V. (Applaudissements).

M. Baille, consul général de France, avait fait transmettre au secrétaire une dépêche de Paris annonçant que le héros de cette belle fête avait été décoré de l'ordre du Mérite agricole par le président Grévy à cause de l'habileté extraordinaire qu'il déployait dans la culture de la carotte. (Applaudissements.)

Des lettres d'excuses furent lues des directeurs de l'asile de la Longue-Pointe et l'asile de Brattleboro.

Avant de reprendre son siège le P. V. Tardivel remercia les membres de l'Association Canadienne pour l'avancement de l'ignorance qui se trouvent présents pour l'honneur insigne qu'ils lui avaient conféré en le nommant secrétaire perpétuel de cette société.

Il remercia aussi le G. V. qui lui avait donné le titre de P. V., Petit Vicair, en mettant le diocèse de Québec sous son obédience.

Le sénateur Bellerose se leva ensuite pour proposer la santé du G. V. Trudel.

La bande des Trois-Demiards qui était entrée dans le réfectoire depuis quelques minutes attaqua l'air de :

Troupe innocente
D'enfants bénis des cieux.

Les vivats et les cris d'enthousiasme résonnèrent de nouveau et lorsque la claquette se fit entendre, le silence se rétablit et le G. V. se leva :

—Merci, mes chers amis, merci, merci encore, mille fois merci pour la belle démonstration que vous me faites ce soir. Après chaque bouchée que je prenais, je faisais une petite oraison jaculatoire pour le succès de notre cause. Le ciel doit être touché de votre noble dévouement et je crois qu'il nous accordera bientôt la réalisation de nos vœux les plus doux, c'est-à-dire la direction spirituelle et temporelle des affaires à Ottawa. Courage, mes amis, vous avez déjà triomphé à Québec. Cette victoire est le gage d'une autre dans une sphère plus élevée.

Il est un proverbe qui dit qu'il n'y a pas de beau jour sans nuage. Aujourd'hui, dans notre bonheur, il y a un mélange d'amertume, les journaux d'Europe m'apprennent que Mgr Galimberti, le censeur cruel du *Moniteur de Rome*, vient d'être nommé par le Saint-Siège, cardinal et secrétaire d'Etat. C'est un nuage à l'horizon. Prions ensemble afin qu'il se dissipe au plus tôt pour le bonheur de notre confrérie.

Le manque d'espace nous empêche de donner aujourd'hui un rapport complet du discours du G. V.

La santé du gouvernement Mercier fut répondu par M. Nazaire Bourguin et celle des Chambres Hautes par le sénateur Bellerose. M. Charles Thibault alias Frontenac répondit au toast porté aux castors et aux cultivateurs de carottes des Etats-Unis.

La réponse à la santé des Dames fut donnée avec beaucoup de verve par M. A. O. Gauthier, un des principaux actionnaires de l'*Etendard*.

Les discours durèrent jusqu'à 2.30 a.m.

Les convives se dispersèrent après que le G. V. Trudel eut récité le *Sub tuum*.

Qu'est-ce que l'huile d'Argent ?

LES MŒURS D'AUTREFOIS

LA TOILETTE DE NOS PÈRES

Mon Dieu ! qu'on était sale il y a un siècle ou deux ! Oui, j'ai bien dit : sale et horriblement sale. Tous ces beaux seigneurs, chamarrés d'or sur toutes les coutures, toutes ces belles dames si abondantes en falbalas et en plumes, ne se lavaient point. Il faut croire que nos aïeux avaient je ne sais quelle horreur de l'eau ; ils n'en mettaient dans leur vin que le moins possible, cela va sans dire. Ils s'en servaient plus discrètement encore pour l'usage externe.

On vient de publier à Paris une série de volumes sous ce titre général qui dit assez l'objet de l'ouvrage : *La vie privée d'autrefois*. Le dernier qui a paru traite : *Des soins de la toilette et du savoir-vivre* du douzième au dix-huitième siècle, par Alfred Francklin.

Ce n'est pas, à proprement parler, un ouvrage d'érudition. La matière n'est qu'effleurée à peine et les renseignements sont donnés sans beaucoup d'ordre au courant de la plume. Mais ils sont bien curieux, et quand on les a lus on se demande comment on pouvait rester à la cour du grand roi sans se boucher le nez. Tous ces gens-là devaient exhaler une terrible odeur de vieille crasse.

M. Franklin cite des codes du savoir vivre qui datent de la fin du dix-septième siècle. On y lit en propres termes qu'il faut, pour se débarbouiller, tremper un peu de coton dans l'alcool aromatisé et se le passer doucement sur la figure, mais qu'il ne faut jamais se servir d'eau, parce que l'eau gâte le teint

et gerce la peau. Pour les autres ablutions, il n'en parle pas, et personne ne s'en souvient. L'usage même des bains s'était à peu près perdu. M. Franklin nous conte comment.

Les maisons des étuvistes étaient devenues des maisons de plaisir et le scandale fut si grand qu'une certaine défaveur s'attacha à ces établissements. On n'osa plus y aller et on en perdit l'habitude, car l'habitude de se laver est une des habitudes que l'on perd le plus aisément. L'homme, qui a probablement vécu des centaines de siècles sans connaître aucun soin de toilette, revient sans peine, par une disposition instinctive, qui est un fait d'atavisme, à la malpropreté primordiale. Il s'y retrouve comme chez lui.

On se rappelle la définition du mariage par un philosophe du dix-huitième siècle : un échange de mauvaises humeurs et de mauvaises odeurs.

Il est à croire qu'on aurait pu adresser à beaucoup des grands seigneurs du dix-huitième siècle le compliment dont Gabrielle d'Estrées régala un jour Henri IV, son royal amant :

—Ah ! sire, vous puez bien comme une charogne !

Mais quand tout le monde porte sur soi la même odeur, personne ne la sent plus. Sainte-Beuve soutenait en badinant que si Richelieu avait obtenu tant de succès près des femmes, c'est qu'il se lavait.

Richelieu, tout lavé qu'il était dans ce siècle d'hommes insuffisamment débarbouillés, ne s'en empoisonnait pas moins de parfums. Vous savez les jolis vers de Voltaire.

Un gigot tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre.

C'était la mode du temps. Et cette mode s'explique fort bien par la malpropreté universelle. On cherchait à masquer de parfums très violents, l'odeur de la crasse humaine.

M. Franklin nous donne à ce propos sur l'usage de la poudre, qui fut si fort à la mode sous Louis XIV et Louis XV, des détails qui seraient incroyables, s'il n'en apportait la preuve. Les femmes ne pouvaient plus ni se nettoyer ni se laver la tête. Il se formait sur la chevelure une couche épaisse de saletés qui leur causaient des démangeaisons horribles.

Ajoutez, ce détail est le plus répugnant de tous, mais il n'est pas mauvais de voir à quels supplices la mode peut condamner une femme, ajoutez que dans ses cheveux où on ne passait plus d'autre peigne que le peigne léger de l'artiste, qui bâtissait une coiffure, la vermine ne tardait pas à se mettre.

Et alors le bel usage avait permis que les femmes pussent de temps à autre se donner du doigt de petits coups sur la tête. C'était même un geste aristocratique. Les démangeaisons devinrent si horribles que le palliatif ne suffit plus. On inventa les longues épingles recourbées par le bout, et les femmes tout en causant, eurent le droit de se fourrager la tête avec ce crochet qui les soulageait de douleurs intolérables.

Nous eussions, nous, bonnes gens, préféré nous laver la tête ; mais la mode ne le permettait pas.

Peut-être les femmes des deux derniers siècles croyaient-elles que la crasse entretenait la santé. Vous trouverez dans le livre de M. Franklin le propos d'une princesse qui disait, montrant ses mains à un jeune seigneur qui lui faisait la cour :

—Elles sont plus blanches que les vôtres, encore que je ne les aie pas lavées depuis trois ou quatre jours.

Quoi ! pas même les mains ! Au moins, de notre temps, le mot célèbre du provincial : "Pourquoi ne se lave-t-on jamais les pieds puisqu'on se lave les mains tous les jours ?" marque-t-il qu'il se tenait les mains propres.

Sur ce point de la propreté, nous valons mieux que nos aïeux et mêmes que nos pères.

FRANCISQUE SARCEY.

Nouvelles de Berthier en Haut.

Il y a quelques jours les Rouges de Berthier se sont réunis en conciliabule afin de dresser des listes de destitution.

Tous les bullies qui se sont signalés aux élections étaient présents.

Après une discussion assez chaude, attendu qu'il y avait une légion de bouteilles de whiskey dans les cours, il fut adopté une résolution à l'effet de destituer M. Pierre Tellier, le greffier de la cour, accusé d'avoir des opinions conservatrices.

M. Tellier sera remplacé par le notaire I. A. Généreux.

M. Ed. Latour, ex-commerçant de voilures, une espèce de colosse de sept pieds, doit embrasser la carrière d'huissier pour succéder à M. Généreux. M. Latour doit passer son examen lundi prochain.

A la même assemblée, il a été résolu que le père de M. Cardin M. P. P. serait nommé gouverneur de la prison de Sorel, remplaçant M. G. Chevalier qui sera destitué.

(Communiqué.)



Coups d'Archet.

Encore un abonné qui nous demande la définition du mot carotte.
Allons.
Carotte, c'est un légume qu'on récolte en semant de la graine de maïs.

Un bon canayen du faubourg Québec traînait l'autre jour avec un ami dans un salon du quartier Centre.

—Oui, dit-il, j'ai voté pour les libéraux pour trois raisons. 1^o je n'ai pas leurs idées; 2^o je n'aime pas leur politique; 3^o ce n'est pas mon parti. A part ça, nous sommes ensemble.

Enseigne exposée sur la porte d'un tailleur de la rue Notre Dame, près de la rue Bonsecours :

ON DEMANDE UN APPRENTI-TAILLEUR.
UN LIBÉRAL SERA PRÉFÉRÉ.

On parle partout du jubilé de la Reine. Rien n'égale la richesse des cadeaux que notre souveraine recevra à cette occasion. On dit que le prince de Galles, pendant les fêtes, ne fumera que des cigares achetés chez le vrai Brazeau, No. 47 rue St-Laurent, car il sait que c'est là seulement que l'on trouve des Crème de la Crème de 10 cts. pour 5 cts., El Padre de Davis valant 10 cts. pour 5 cts., Mongos 4 cts., Cable 3 cts., Noisy Boy 3 cts., Progress 3 cts., Hero 4 cts., Stone-wall Jackson 4 cts., Syndicate 2 pour 5 cts., etc., etc.

Qu'est-ce que l'Huile d'Argent ?

Cigarettes en amiante

Un inventeur anglais vient d'avoir l'idée de fabriquer, avec de l'amiante, du papier à cigarettes. L'idée est originale. On traite les filaments d'asbeste constituant le déchet de la même manière que les chiffons; on en fait ainsi du papier à cigarettes incombustible. Que les fumeurs de cigarettes se le disent. Un cahier de papier de ce genre suffira à l'existence d'un homme, et l'on ramassera son papier comme on recueille les douilles des cartouches nouveau modèle au tir à la cible. Peut-être même, dans les ventes de collections, les feuilles de papier, ayant servi aux grands hommes pour fumer durant plusieurs années la cigarette inspiratrice, atteindront-elles des prix fabuleux. La grande politesse consistera à prêter à son voisin sa feuille de cigarette, sorte de calumet, et à la lui reprendre ensuite avec un gracieux sourire; il est des cas où le gracieux sourire demandera de l'énergie, mais le progrès est à ce prix.

Le prix des instruments de musique

Tous les amateurs d'instruments de prix étaient réunis, dernièrement, à l'hôtel Drouot, à Paris, pour se disputer à coups de billets de banque les instruments des principaux facteurs connus provenant de la succession de Bonjour.

Un violoncelle d'Antoine Stradivarius, datant de 1689, d'une conservation merveilleuse, sans aucune cassure, a été adjugé 19,100 fr. à M. Jules Delsart, professeur au Conservatoire de Paris.

Un autre violoncelle, 1691, du même auteur, 12,000 fr.; un Rugger 1650 de Crémone, 3,200 fr.; un Amati, 750 fr.; un quatuor de Gand et Bernardel frères, comprenant deux violons, un alto et un violoncelle, 1,300 fr.

Une collection de basses italiennes a atteint des prix variant de 510 à 615 fr.

Mais le clou de la vente a été un archet du fameux facteur Tourte: les amateurs se le sont disputé avec un véritable acharnement, et il est monté à 1,100 fr. C'est le plus haut prix, croyons-nous, obtenu jusqu'à ce jour par un simple archet.

Qu'est-ce que l'Huile d'Argent ?



AU BANQUET DE CHAPLEAU

LE G. V. TRUDEL.—En croirai-je mes yeux! Ils trinquent ensemble! et moi je serai donc condamné à manger de la carotte toute ma vie.
LAUBRIER.—Il ne manquait plus que ça! Ces deux hommes me font mourir à petit feu. Eh viande! si ma bonne carabine de 37 avait encore sa plaque comme je les délogerais de là vite!
Un waiter fait des grossièretés aux représentants de la Patrie qui n'avaient pas de cartes d'admission.

ALLEGORICO TYPO-GRAVURE

M. J. PISTOLET TARDIVEL

Après la carotte du Grand Vicaire l'arme la plus redoutable du parti Castor est le pistolet du Petit Vicaire de Québec. Ce pistolet occis moult francs-maçons et moult catholiques libéraux. M. J. P. Tardivel, le rédacteur de la Vérité est né à Hog Settlement, près de Cincinnati, Ohio, en 1846. C'est le successeur présomptif du G. V. Il obtint le prieuré de Québec en 1880 en vertu d'une indulgence de G. V. Trudel. C'est lui qui encouragea le boycottage chez les membres du Cercle Catholique de Québec.

La Seringue des Anciens.

S'est-on jamais demandé ce qu'était l'instrument de M. Purgon dans les temps préhistoriques? S'il est vrai que nous devons juger des habitudes de nos pères par celles que nous trouvons chez les peuplades sauvages, c'est chez les Pahounis que nous irons chercher le renseignement. Voici comment on opère dans ce pays :

On y trouve des calebasses dont une des extrémités est très effilée. On les vide et dans le ventre on fait une large ouverture. Si à l'extrémité effilée, on pratique une seconde ouverture, on obtient ainsi une seringue.

L'apothicaire prépare le mélange médicamenteux dans une calebasse vidée dont le ventre seul présente une assez large ouverture; et le dit mélange est versé dans la calebasse-seringue, dont la pointe est auparavant ajustée.

Pour injecter le mélange, l'opérateur applique la bouche sur l'ouverture de la calebasse-seringue, et en soufflant fortement, le mélange est avec vigueur projeté dans l'intestin du patient.

A travers les âges, la seringue préhistorique s'est perfectionnée. Plus tard, elle s'est transformée en une vessie ajustée sur un roseau, qu'on voit encore en usage dans la pratique vétérinaire des campagnes. Ce n'est qu'au XV^e siècle que Marcus Gatena inventa la première seringue à piston.

Qu'est-ce que l'Huile d'Argent ?

Assemblée des chauves.

Lundi dernier, il y a eu une assemblée des chauves pour reconsidérer les résolutions adoptées à la dernière réunion, parce que les barbiers coiffeurs de Montréal ont violé l'engagement qu'ils avaient contracté avec l'association en ne faisant aucun rabais sur le prix de la barbe.

Il a été adopté une résolution à l'effet de convoquer sur le Champ-de-Mars, jeudi le 5 mai, à 2 heures p. m., une assemblée monstre de tous les chauves de la province. Trois hustings seront érigés sur le lieu de l'assemblée. Après l'assemblée, il y aura procession dans les principales rues de la ville.

Les chauves qui ont l'intention d'être présents à cette grande réunion, sont priés d'envoyer leurs noms au bureau du VIOLON avant le premier mai.

Le VIOLON espère que ses agents à Québec, Trois-Rivières, Sorel, St-Hyacinthe,

Joliette, St Jean et autres villes lui transmettront les noms de leurs concitoyens chauves qui devront figurer dans cette grande démonstration.

Qu'est-ce que l'Huile d'Argent ?

Etrange histoire.

Deux garçons de cuisine s'étant pris de querelle, après avoir passé la journée ensemble à faire la fête, avaient été arrêtés avant-hier soir et conduits au poste.

Hier matin, Georges V... fut fouillé, selon l'usage, en présence de M. de la Londe, commissaire de police. Ses poches contenaient 180 fr en or, dont il refusa, d'abord, d'indiquer la provenance. Cependant, pressé de questions, il se décida à parler, et voici l'étrange histoire qu'il a racontée :

« Lundi matin, j'étais aux Halles, lorsqu'un individu, richement habillé, me tira à l'écart, et, d'un air mystérieux, me dit : « Voulez-vous gagner 30,000 fr. ? » — « Parbleu ! que faut-il faire ? » — « Suivez moi, vous le saurez... »

« Je n'eus garde de refuser. L'homme me conduisit dans une maison de la rue de Rivoli, où il me fit entrer, au quatrième étage, dans un appartement meublé confortablement.

« Sans préambule, il me dit : Mon garçon, il faut m'assassiner. Et comme je surtais, croyant avoir affaire à un fou : Laissez-moi achever. Nous sommes ici chez ma mère adoptive. L'excellente femme ignore que je viens de perdre à la Bourse 120,000 fr. lui appartenant. Je ne veux pas survivre au chagrin que cela va lui causer, et, cependant, il est impossible que je meure de ma propre main. En effet, je suis assuré pour 200,000 fr., qui, après mon décès, doivent être versés à ma mère; mais, si je me suicide, je perds mes droits. Vous voyez donc bien qu'il faut m'assassiner. Je n'ai pas les 30,000 fr. promis; en voici toujours 2,000. Emportez, de plus, ces bijoux, cette argenterie; puis, après m'avoir plongé ce couteau dans la poitrine, fuyez en toute hâte. On croira que j'ai été tué par un voleur.

« L'offre était tentante. Je pris 300 fr. à compte, promettant de revenir le lendemain. Mais le lendemain, arrivé à la porte, je n'eus pas le courage d'entrer... Voilà d'où provient l'argent que vous avez trouvé en ma possession.

« Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce récit était vrai de point en point.

M. de la Londe put s'en convaincre en faisant appeler l'homme de la rue de Rivoli, un M. C..., qui, à la vue de Georges V..., se répandit en imprécations, reprochant à ce meurtrier récalcitrant son manque de parole. C... a été consigné à la disposition de la justice. Les deux cuisiniers ont été remis en liberté.—Journal du Havre.

Qu'est-ce que l'Huile d'Argent ?

Entre gens mariés :
—Vous ne m'aviez pas fait part de la mort de votre belle-mère.
—Peuh! je ne veux pas exciter la jalousie de mes amis.

Chez la fruitière :
—Eh bien! madame Gibou, quelles nouvelles nous donnerez vous de votre locataire du cinquième ?
—Hélas! le pauvre jeune homme est bien malade... D'après ce que dit le médecin, il a une légion d'internes dans l'estomac !...

M. Bébé, après avoir copieusement dîné, émet une note qui vient de l'estomac. Son père lui fait observer qu'en pareil cas on doit se mettre la main devant la bouche. Quelques instants après, nouveau bruit qui part de beaucoup plus bas.

Et Bébé dit tranquillement à son père, qui se fâche :
—Est-ce qu'il faut aussi mettre la main par là ?...

Au restaurant.
Un monsieur chauve appelle le garçon et lui montre du doigt un cheveu qui nage dans son potage.

Le garçon regarde, et avec une politesse renouvelée des anciennes cours :
—Oh! monsieur aurait tort de prendre ça pour une ironie.

Un chasseur de dot est enfin arrivé à obtenir la main d'une jeune fille riche. Il a toujours peur que cette proie ne lui échappe, et presse la cérémonie, invoquant son amoureuse impatience.

—Mais, lui disent les parents, dans notre monde ce n'est pas l'usage, pendant le carême
Lui, avec passion :
—Oh! Elle est si maigre!

Barbizon, sculpteur inculte, est à la gare, se disposant à prendre un billet pour la campagne. Arrivé au guichet, il met son parapluie sous son bras afin d'avoir la liberté de ses mouvements.

Tout à coup, il entend le bruit d'un parapluie qui tombe, il se baisse, le ramasse et se le voit enlevé des mains par une dame à qui il appartenait.

—Merci mille fois, monsieur, fait la dame avec son plus gracieux sourire.

Alors, Barbizon, pour ne pas être en reste :
—Oh! pas de quoi, madame. Je ne me suis baissé que parce que je croyais que c'était le mien!

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement: un an, \$2.50; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

LOTÉRIE NATIONALE

\$30,000

DE PRIX SERONT TIRÉS

LE 20 AVRIL 1887

PRIX DU BILLET, \$1.00

Pour obtenir billets, informations, etc., s'adresser au secrétaire.

S. E. LEFEBVRE,
19 rue St-Jacques.

FEUILLETON DU "VIOLON."

L'IMMORTELLE

C'est pas pour l'anneau d'or
Qu'elle me doit encor ;
Mais c'est pour un baiser
Qu'elle m'a refusé !

Le chanteur de village qui gâtait cette chanson populaire en la faisant tourner au burlesque, tordait, à la fin de chaque couplet, son vaste mouchoir à carreaux bleus comme pour exprimer des flots de larmes.

Le gros rire de cent cinquante buveurs suivait, comme un refrain repris en chœur, chacun des couplets de la complainte. Ces buveurs étaient, pour la plupart, des gens de mer, pêcheurs, caboteurs, matelots, capitaines jeunes et vieux, beaucoup de retraités ; à ces gens étaient mêlés quelques ouvriers et quelques paysans.

Un seul des buveurs ne riait pas : un capitaine marin de ma connaissance, en veste de molleton bleu ouverte et laissant voir la haute ceinture de laine rouge. Il fumait avec activité et je voyais, au gonflement des veines de son énorme cou à plis, rudes, qu'il avait envie de pleurer et qu'il se résistait.

Quand la chanson fut chantée, le capitaine tira de sa poche un mouchoir à carreaux bleus, assez semblable à celui de chanteur grotesque, et s'essuya furtivement le coin des yeux.

—Eh bien, capitaine, lui criai-je d'un bout à l'autre de la salle, comment allez-vous ? Vous voilà donc de retour de Chine ?

—Et en partance pour y retourner, j'appareille demain.

Je quittai ma place pour aller m'asseoir à ses côtés.

Nous étions à Bandol, un des plus jolis villages de la côte de Provence, entre Marseille et Toulon. A l'extrémité d'une grande courbe de plage, il rit au soleil, le village qui était, il y a vingt ans encore, le pays des tonneliers et qui décidément, est aujourd'hui le pays de l'immortelle, la fleur des morts ; on voit partout sa touffe d'un vert pâle, grisâtre, sa fleur sèche d'un jaune luisant, de l'or véritable fait avec du soleil, au mois de juillet, quand les jeunes filles vont faire la moisson des immortelles dans les cultures en escalier, sur les côtes, devant la grande mer bleue, quel joli tableau ?

Au moment où je rejoignis le capitaine, sans y prendre garde, je freinai entre mes dents deux vers de la chanson que nous venions d'entendre :

Mais c'est pour un baiser
Qu'elle m'a refusé !...

—Pour sûr dit alors le capitaine, vous ne savez pas mon histoire, autrement, vous n'auriez pas chanté ça.

Je me tus, regrettant le mouvement de curiosité qui m'avait ce soir-là rapproché du capitaine. Et me levant :

—Adieu, lui dis-je ; je vois bien que je vous aurai fait du chagrin sans le vouloir. Bonne nuit, et un bon voyage !

Je lui tendais la main ; il dit :
—Non, je veux vous conter ça : parler soulage.

—Cette chanson me rappelle l'unique amour de ma jeunesse, la seule femme que j'aimerai jamais.

—Elle était cueilleuse d'immortelles, et très adroite à faire des bouquets bien réguliers. Elle s'appelait Meyffrette. Il y a de cela près de vingt-cinq ans. J'en avais seize ; elle quinze au plus.

—Je l'avais connue aux cueillettes d'immortelles, y étant aller moi-même travailler plusieurs fois, dans un champ qu'avait mon grand-père.

—Meyffrette était blonde. Elle avait un grand front très lissé sur lequel ses bandeaux plats reluisaient au soleil ; et, pour le reste de son visage, rien de particulier que la plus belle beauté de jeunesse qu'on puisse voir. Beaucoup de jeunes hommes déjà pensaient à elle. Elle avait aussi cela

pour elle de ne point s'habiller en demoiselle de la ville, comme le faisaient dès ce temps nos villageoises d'ici.

—Au lieu des robes "princesse" et des chapeaux chargés d'oiseaux empaillés avec lesquels les autres croient s'embellir, elle portait simplement la jupe de cotonnade rayée blanc-bleu et la casaque d'indienne à petites fleurs, comme nos grand'mères. Un chapeau pour le soleil ; et rien que ses cheveux, à l'ombre. Et quand nous y arrivions à l'ombre elle rejetait en arrière d'un brusque mouvement de tête, son grand chapeau de paille qui alors pendait sur son dos, retenu par les rubans.

—C'était, je vous le dis, une brave fille !

—Je l'aimai.

—Ce mot dit tout, car il n'y a pas d'histoire dans ce que je vous raconte. Je l'aimai. Comment vous dire ça mieux, pour vous dire cela bien ? Je ne mangeai plus, pour y penser. Je maigrissais. Je ne travaillais guère, et je ne m'amusais pas. Je n'allais plus aux boules, ni dans les cafés, ni à la promenade, ni à la chasse avec mes oncles. J'avais dans les yeux, dans l'esprit, un portrait d'elle qui ne voulait pas s'effacer. Je pouvais regarder une chose ou l'autre, je ne voyais qu'elle ! Loin d'elle, je sentais que ma vie n'était pas avec moi. Près d'elle, je cherchais ce qui me manquait, et c'était mon cœur.

Je lui écrivais des billets tout le long du jour, que, bien entendu, je ne lui donnais jamais ; je les brûlais soigneusement après les avoir écrits avec beaucoup de peine. Quelquefois j'en apprenais un ou deux par cœur, parce qu'il me semblait qu'il y avait des paroles bien trouvées pour lui plaire ; mais je ne les lui récitai jamais. Du reste, ces billets ne pouvaient pas me satisfaire parce que j'aurais voulu les terminer par un : "Je t'embrasse" mais je n'osais jamais. Ce mot me venait toujours ; je ne l'ai jamais écrit. Au moment de l'écrire, je voyais toutes les étoiles. La tête me tournait, et je laissais là la plume pour brûler mon papier !

—Pour elle, elle me riait du plus loin qu'elle me voyait ; mais à qui et à quoi ne riait-elle pas ? Une enfant ! et si heureuse alors avec son père, un bon ouvrier tonnelier qui gagnait gros en ce temps-là, au bon temps de la vigne et des tonneaux ! et heureuse avec sa mère, une tant brave femme !

—Elle riait donc, me criant du plus loin : Bonjour, Justin ! toutes les fois qu'elle me voyait.

—Imbécile ! je devenais tout rouge, et c'est à peine si je lui répondais. Est-ce bête, hein ? insista le capitaine en me regardant fixement. Et si je vous disais, ajouta-t-il, que moi, tel que vous me voyez, à plus de quarante ans, avec de la barbe jusque dans mes yeux, où je n'ai pas froid, je vous jure, je suis encore timide comme une fille ! Timide comme un oiseau ! Non de D... ! Que vous le croyiez ou non, c'est comme ça ! Si ce n'est pas une honte ! Un rouleur de mer ! un pirate, quoi ! Faut-il être bête !

—Bref, je n'osais jamais lui dire autre chose que :

—Bonjour, Meyffrette ! ou : Comment allez-vous, mademoiselle Meyffrette ?

—Non rien autre, jamais. Sans doute parce que je ne pensais qu'à l'embrasser, et ça me rendait bête.

—En ai-je fait, des projets, bon Dieu ! pour en venir à ça : l'embrasser ! En ai-je arrangé des parties de cache-cache, au jour tombant, dans les magasins d'immortelles !

—Tout le jour, j'allais regarder les filles qui faisaient les bouquets, ou qui suspendaient sur les cordes de la terrasse les immortelles colorées, pour les faire sécher ; j'étais là, debout contre le mur, au pied de la terrasse ou couché au soleil comme un chien qui attend son maître sur le pas d'une porte. On commençait à dire dans le pays : Ce fénéant de Justin ! Eh non,

je n'étais pas paresseux ; j'étais seulement amoureux, mais à en devenir fada !

—Bon ! un jour, tenez, en jouant à plusieurs, nous nous étions, elle et moi, cachés tous les deux seuls dans une chambre à immortelles. Une autre jeune fille cherchait. L'entendant venir, je dis bien bas :

—Meyffrette, fermons à clef !

Ce fut Meyffrette qui ferma : mais, comme j'avais envoyé la main sur la clef en même temps qu'elle, il arriva que ma main se posa sur la sienne, et, à la vérité, nous fermâmes ensemble. Je laissai alors ma main sur la main de Meyffrette ; je ne l'aurais pas retirée pour un empire ; j'avais sans le vouloir, fait une chose difficile ! Je ne m'en allais donc pas et elle non plus. Nous restions là, pendant que la fille au dehors essayait d'ouvrir, l'un contre l'autre, nos têtes approchées, ma main sur la sienne que je n'osais presser pourtant ! Ses cheveux blonds, un peu défaits, frôlaient les miens par moments. Quelque chose me répétait : Embrasse-la donc ! Et je me penchais un peu ; mais il me semblait que j'allais, en l'embrassant faire crouler le plafond sur ma tête. Et si ça n'avait été que ça ! Mais elle aurait retiré sa main ! Et je ne l'embrassai pas de cette fois encore !

—La fille qui nous cherchait s'en était allée, nous croyant ailleurs. Je gardai longtemps la même position. Cela devint si embarrassant que je cherchai quelque chose à dire, pour en finir, et je ne trouvais rien. A la fin pourtant, je jetai un regard sur les immortelles qui répandaient autour de nous leur odeur forte, les unes en bouquets, suspendues au plafond, les autres aux murailles ; d'autres encore en tas sur le plancher, et je dis :

—Y en a-t-il, hein ? y en a-t-il Meyffrette, cette année, des immortelles !

—Alors j'ouvris la porte et Meyffrette s'envola, en riant comme un oiseau chante.

—Là-dessus, arriva au pays mon oncle le capitaine au long cours. Mon père se plaignit à lui de ma paresse.

—Si je l'ammenais ? dit l'oncle.

—Emmène-le, dit mon père, qui savait son frère bon comme le pain et capable de me rendre heureux.

—Mon oncle me prit à part.

—Qu'as-tu, petit ? dit-il.

—Il me retourna si bien que je lui avouai mon amour pour Meyffrette et mon désir de l'embrasser une fois, assurant qu'un baiser, un seul, me rendrait la vie et le goût du travail.

—Mon oncle rit beaucoup et me dit :

—Voilà tout ce qui te chagrine, nigaud ? Ecoute ; je ne t'emmènerai jamais malgré toi. Ce n'est pas sur le plancher des vaches qu'on mange le plus de vaches enrégée ! Si un baiser te doit guérir, guéris, petiot, et, toute ta vie, plante des immortelles. Mais si tu dois périr d'amour, viens faire un petit tour de monde. Ça fait toujours du bien !

—Je déclarai, bien entendu, que je ne partirais pas. Ne plus voir Meyffrette, bon Dieu ! que serais-je devenu ?

—Eh bien, nigaud, est-ce pour aujourd'hui ? me disait mon oncle tous les jours. Ça n'est pourtant pas

difficile d'embrasser une belle fille, et c'est véritablement très agréable ; ça n'est pas une affaire, je te dis ! Un bras autour de la taille, les lèvres sur la joue, et clac ! on fait chanter la caresse !

—Il riait, il riait, mon oncle.

—Vous en parlez à votre aise, lui disais-je, parce que vous êtes vieux, mais moi, que vous dirai-je ? je n'ai pas le courage d'oser !

—Un jour, mon oncle annonça son départ pour le surlendemain.

—Je partirai donc sans t'avoir vu agir en homme ? me dit-il.

—Mon oncle, répondis-je en le regardant d'un air fier, je crois que j'ai trouvé le moyen d'embrasser Meyffrette à coup sûr.

—Voyons le moyen.

(A continuer)

J. N. LAMARCHE
RELIEUR
No. 17, RUE SAINTE-TERESE
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL.

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin
promptitude, et à prix très modérés.

LOTÉRIE NATIONALE:

\$30,000
DE PRIX SERONT TIRÉS
LE 20 AVRIL 1887
PRIX DU BILLET, \$1.00

Pour obtenir billets, informations, etc., s'adresser au secrétaire.

S. E. LEFEBVRE,
19 rue St-Jacques.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.
jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE
Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

ECUTERLES COMMANDES LES PLUS
CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS
BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
GÉRANT
No 45, PLACE ACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

